Les conceptions de l'empathie

avant, pendant et après Rogers

Marie-Lise BRUNEL, professeure
Université du Québec à Montréal

Cynthia MARTINY, professeure
Université du Québec à Montréal

---

résumé

Cet article s'intéresse à l'évolution du concept d'empathie au XXe siècle en mettant en évidence les contributions de diverses disciplines. Bien que Rogers soit celui qui ait donné à l'empathie une place centrale dans son modèle, la recension des écrits montre qu'aucune école ne peut se réclamer comme seule dépositaire de l'étude de l'empathie. Les contributions du mouvement interactionniste en particulier ont donné au corps expressif (i.e. au non-verbal) une place importante dans l'identification des émotions. L'article se termine en évoquant une recherche réalisée en éthologie des communications et identifiant des moyens d'aider les candidats en formation au counseling à prendre conscience du fait que leur corps est sollicité lorsqu'ils tentent de communiquer une expérience émotionnelle ou de comprendre autrui.

contenu

Introduction
Avant Rogers
Pendant Rogers
Après Rogers
Conclusion

Introduction

Nous abordons brièvement la conception qu'avait Carl Rogers de l'empathie et les formations typiques dérivées de son modèle. Mais notre intention est surtout de présenter la place de l'empathie avant, pendant et après Rogers. L'empathie est devenue, en ce début du XXIe siècle, un vocable à la mode dans le discours quotidien. Absent des dictionnaires il y a peu de temps encore, on le retrouve désormais partout, inondant les journaux les téléromans ou Internet (plus de 51,000 entrées) sans que ce terme soit toujours utilisé judicieusement. Le but de cet article est donc de présenter comment ont évolué diverses conceptions de l'empathie au cours du XXe siècle. Cette rétrospective permettra d'observer que l'étude de l'empathie a profité, ces dernières décennies, des travaux effectués par des chercheurs issus de différents courants du mouvement interactionniste et, dans une moindre proportion, par des

psychanalystes. Les contributions du mouvement interactionniste en particulier ont mis en évidence l'importance des concepts de multicanalité et d'interactivité[1] dans l'empathie et, ce faisant, ont donné au corps expressif (i.e. au non-verbal) une place importante dans l'identification des émotions. Celles-ci ont aussi fourni un moyen de partager d'une façon plus globale notre compréhension des émotions d'autrui.

AVANT ROGERS

Pré-histoire d'un concept ou l'obligation de l'empathie pour survivre

Pour des raisons de survie des espèces, on pense que l'empathie doit avoir été présente à titre de décodage de l'environnement hostile dès l'apparition de l'homme sur la terre. Plutchik (1987), dans un texte sur les origines de l'empathie, a mis en évidence ses fonctions de communication et de survie. Il mentionne même, chez les primates, des signaux spéciaux qui stimulent des affects et des actions appropriées (dont les comportements mimétiques) en face du danger. Ces signaux témoigneraient d'une capacité d'identification, caractéristique qu'on retrouve dans l'empathie.

L'origine du mot empathie

Il s'agit là d'un mot d'abord emprunté aux Grecs (εμπatia) et qui avait autrefois le sens de «souffrir avec» qu'on attribue plus généralement maintenant à la sympathie avec laquelle l'empathie est trop souvent confondue (Wispé, 1987).

Le terme empathie est réapparu au XIXe siècle, sous l'appellation einfühlung utilisé par les romantiques allemands. L'acte d'einfühlung désignait un processus de communication intuitive avec le monde, opposant à la connaissance rationnelle de l'univers un mode de connaissance subjectif.

Le concept d'empathie pour les philosophes allemands

Le concept fut repris et utilisé à la fin du XIXème siècle et au début du XXème par les esthéticiens de langue allemande, surtout Lipps (1903). Pour cet auteur, l'einfühlung est la «jouissance objectivée de soi»: «jouir esthétiquement signifie jouir de soi-même dans un objet sensible, se sentir en einfühlung avec lui». En ce sens, la satisfaction esthétique ne réside pas dans l'objet mais dans le soi. L'einfühlung semble impliquer que l'appréhension d'un objet sensible induit une tendance immédiate du sujet à réagir d'une certaine manière. Ainsi, pour Lipps, le spectateur d'un geste de fierté en même temps ressent lui-même de la fierté: l'observateur se projette dans l'objet de sa perception que cet objet soit animé ou inanimé.

Rappelons que Lipps, a spécifiquement établi que l'imitation motrice était la composante essentielle de l'einfühlung alors que l'observateur génère des indices internes similaires à ceux expérimentés par l'autre (i.e. une sorte d'empathie «d'action», ayant le corps comme point de référence). Bien que George Mead (1934) ait étendu et raffiné la définition de l'empathie, il a aussi souligné l'importance de l'imitation motrice dans l'échange communicationnel. Cette position a été reprise par Buber (1948/69) qui affirmait, dans sa description du processus empathique, que le fait d'assurer la «motorisation» de l'autre occasionne des indices perceptuels distincts qui émergent des muscles de l'observateur.

C'est via la question de l'altérité que le phénoménologue Husserl, dans Méditations cartésiennes (1929/1994), s'est plus spécifiquement intéressé à la question de l'empathie. Pour Husserl, l'einfühlung est «le» processus essentiel de l'intersubjectivité. Celui-ci constitue une forme de co-connaissance, acquise par analogie. Pour ce philosophe, “on rencontre autrui, on ne le constitue pas” car la constitution de l'ego ne peut se faire que par soi-même: c'est le “je” et le “tu” qui créent un espace dialogique permettant l'établissement de rapports sur le mode de l'association par ressemblance. L’intersubjectivité est considérée comme la forme thématique de l’altérité. En effet, chez Husserl, l’intersubjectivité emprunte différentes figures, à savoir l’altérité, l’einfühlung, la réduction intersubjective et le monde de l’esprit. L'intersubjectivité est souvent considéré comme “le” moyen de relier les personnes en les rendant sensibles au monde émotionnel de l'autre. Agosta (1984) souligne que la relation entre empathie et intersubjectivité est étroite: d'une part, l'empathie constitue à la fois le fondement de l'intersubjectivité humaine et le moyen ou la méthode privilégiée pour établir ou rétablir un contact avec autrui. On doit préciser cependant qu‘on peut être inscrit dans un processus intersubjectif sans que l’empathie en soit partie prenante.

Bien que les chemins de Husserl et de Freud ne se soient jamais croisés, ils considéraient le terme einfühlung de la même façon: ni l'un ni l'autre ne l'utilisait au sens de “compréhension inter-humaine” telle qu'on l'entend maintenant mais plutôt dans le sens que Lipps lui accordait, de sorte que l'idée de projection dans l'autre était présente chez ces deux penseurs et ils en faisaient la base de l'intersubjectivité. D’ailleurs Stein (1964) critiquait Lipps d’être responsable de l’isomorphie entre fusion et empathie.

Quel qu'en soit le mode de fonctionnement de compréhension d’autrui, les intentions d'autrui sont accessibles via la capacité d'imiter et d'intérioriser l’expérience de l’autre dans les propres représentations de la personne. C’est le sens donné par Husserl, dans le contexte phénoménologique, au terme d'empathie (Petit, 1996). Cela fait écho à la «théorie de l'esprit» des cognitivistes qui viendront plus tard.[2] Dans les deux cas, il s'agit d'expliquer comment on peut se mettre à la place de l'autre sans se perdre (Hoffman, 2000), comprendre sa subjectivité en l'éprouvant soi-même. Nous aurons l’occasion de revenir sur cette conception de l’empathie.

L’empathie des psychologues anglo-saxons

C'est le Britannique Titchener qui fait officiellement entrer le terme empathie en psychologie en traduisant einfühlung par empathy dans ses Lectures on the experimental psychology of the thought processes (1909). Titchener, dernier associationniste, adhère au processus d'inférence objective inconsciente pour les perceptions familières. Il a une perception moderne des faits de conscience: «notre psychologie doit être explicative de la manière dont agit la conscience et cette explication doit être physiologique». Il valorise deux points de vue contradictoires: 1) prendre en compte le comportement, ce qui ouvrait la voie au behaviorisme; 2) valoriser le vécu subjectif, ce qui, au contraire, revient à promouvoir l'introspection. (Cosnier, 1998).

A la suite de Lipps, Titchener désigne par le terme d’empathie un amalgame d'imageries visuelles et kinesthésiques par lequel certaines expériences perceptives sont rendues possibles. Plus tard en 1915, cet auteur définit cette variable comme un sentiment ou une projection de soi dans un objet avec des implications plus sociales, l'empathie étant alors une façon de rendre l’environnement plus humain. Ainsi il entrevoit deux rôles possibles à l'empathie: un rôle dans les phénomènes perceptifs et un rôle dans les phénomènes sociaux.

Quelques années plus tard Woodworth (1938) évoque à son tour l'empathie comme explication possible des illusions d'optique, et remarqua comme Titchener que, pour identifier les émotions à partir de photographies de visages, l'observateur peut percevoir les affects d'autrui en imitant ses expressions (un autre point en faveur de l'empathie d'action).

À la même époque, à partir d'une critique de la théorie de Lipps, Allport (1937) définit l'empathie comme «la transposition imaginaire de soi dans la pensée, les affects et les actions de l'autre» à l'aide de l'imitation des postures et des expressions faciales d'autrui, l'imitation jouant un plus grand rôle dans la vie courante qu'on ne le réalise en général». Mais, pour cet auteur, la compréhension du processus empathique demeure, à l'époque, une grande énigme de la psychologie sociale. Néanmoins Allport a reconnu une dimension non-verbale essentielle au processus d'empathisation.

Par ailleurs, la conception ambiguë qu'avait de l'empathie la psychanalyse en ses débuts est peut-être responsable du clivage entourant l'étude de ce phénomène qui fait que le terme empathie n'a jamais fait partie du vocabulaire de la psychanalyse alors qu'il n'a jamais été absent de sa pratique. Quel est donc le sens et la place que la psychanalyse donne au début, à l'empathie?

L'empathie chez Freud

Il semble que Freud s'est senti proche de Lipps, un contemporain, de sorte que même si le mot einfühlung n'est pas un mot spécifique du lexique psychanalytique, il s'agit néanmoins d'un terme technique de la psychologie que Freud utilise souvent dans le même sens que le philosophe Lipps le faisait. Par ailleurs, Freud cite pour décrire l'empathie, la métaphore du «miroir» qui ne fait que refléter au patient son image.

Le processus empathique laisse aussi place, dans la théorie freudienne, au concept d'imitation. En effet, dans Le cas Dora, (1905), Freud demande à la jeune fille "Qui copiez-vous là?" devant le dévoilement de maux d'estomac semblables à ceux de sa cousine. Ce qui distingue l'imitation de l'identification projective n'est pas énoncé clairement ici mais Freud précise le sens qu'il donne au mot imitation dans Psychologie des masses et analyse du Moi, lorsqu'il énonce en 1920, (p. 48): «...partant de l'identification, une voie mène, par l'imitation, à l'empathie, c'est-à-dire la compréhension qui nous rend possible toute prise de position à l'égard d'une autre». Ainsi, chez Freud, l'identification évoque plus spécifiquement le processus que la psychologie appelle einfühlung et qui prend en compte, via l'imitation, ce qui est étranger au moi chez d'autres personnes. La prise en compte d'une dimension corporelle imitative chez Freud vient de Lipps mais sera oubliée par la suite.

Comme Pigman (1995), le fait remarquer, la première citation de Psychologie des masses fait référence à la compréhension de ce qui «est étranger au moi chez d'autres personnes» et non pas seulement «ce qui est étranger à d'autres personnes». Donc, il semble que, pour Freud, l'empathie aide à entendre ce que l'autre n'entend pas de lui-même. Cependant cette insistance métaphorique mise sur «entendre» laisse à penser que l'empathie freudienne s'exprime essentiellement par la parole, par l'écoute du verbal et du para-verbal, le dispositif du divan permettant peu l'observation de la mimo-posturo-gestualité et donc d'une grande partie du non-verbal. L'imitation en ce cas serait surtout, imitation de mots et de sons.

Une fois ce bref tableau brossé sur l'histoire de l'empathie avant l'avènement de Rogers, il importe de situer brièvement la contribution de Rogers à son époque. L'historique

qui précède démontre que Rogers n'a pas inventé le terme empathie, que celui-ci existait bien avant lui et faisait l'objet d'un intérêt scientifique soutenu dans les premiers temps de la psychanalyse et de la psychologie scientifique. Quelle est donc la contribution réelle de Rogers dans l'étude de l'empathie?

PENDANT ROGERS

Rogers a réussi cependant à donner à l'empathie une place telle qu'il est difficile désormais de référer au terme sans référer à lui. À cause de ses recherches, de sa façon spécifique d'étudier les indices de changements en psychothérapie via l'écoute inlassable d'entrevues enregistrées, il a été le premier à mettre en évidence le pouvoir de changement de certains énoncés empathiques. Rogers est le théoricien qui a le plus influencé le domaine du counseling (il a d'ailleurs créé le terme) et la plupart des diplômés issus des universités canadiennes et américaines en orientation ont été formés à son approche plus qu'à toute autre, celle-ci présentant à la fois un contenu psychologique attrayant parce que non hermétique et, en même temps, une méthode d'apprentissage très féconde au plan pédagogique.

C'est à travers la traduction de quelques-unes de ses oeuvres que le concept a été introduit dans la psychologie française et au Québec dans les années 1960s. Le concept d'empathie a cependant été peu présent dans la littérature psychologique française dominée par la perspective psychanalytique. On identifie, de ci, de là, sous l'étiquette du "conseil" (counseling) et de la relation d'aide, fortement inspirés de la psychologie humaniste de Rogers. Pagès est peut-être celui qui a le mieux fait connaître la théorie rogérienne en France (1964).

L'empathie chez ROGERS : primat de la parole

Carl Rogers a consacré beaucoup d'attention à l'étude de l'empathie, surtout de l'empathie verbale (1942, 1951, 1957, 1959, 1962, 1967, 1968, 1975). C'est lui qui en a popularisé le concept en développant sa méthode de thérapie non-directive. À la recherche de mots qui traduisent le mieux cette façon d'être en contact, il fait de la «réponse-reflet» (Rogers & Kinget, 1962), le nec plus ultra de l'approche centrée sur le client et l'instrument le plus sensible pour signifier à l'autre qu'il est compris. C'est l'avènement du magnétophone qui lui aura permis de débusquer, dans le discours de psychothérapeutes compétents, tous les indices verbaux permettant de favoriser le changement chez le client. Rogers a très peu insisté sur la dimension non-verbale de l'empathie, peut-être parce que les enregistrements magnétoscopiques sont arrivés très tard dans sa vie mais, ce faisant, les bases archaïques de l'empathie d'action lui restaient inaccessibles. D'où sa définition de l'empathie, centrée surtout sur deux dimensions, l'une cognitive et l'autre affective.

Comme plusieurs l'ont noté dans ce numéro de la revue Carriérologie, pour Rogers (1959), «l'empathie consiste à percevoir le cadre de référence interne d'une personne avec précision et avec ses composantes et significations émotionnelles de façon à les ressentir comme si l'on était cette personne, mais cependant sans jamais oublier le 'comme si'» (i.e. empathie de pensée). Plus tard (1975), Rogers ajoute qu'il s'agit là «d'un processus d'entrée dans le monde perceptif d'autrui qui permet de devenir sensible à tous les mouvements des affects qui se produisent en lui» (i.e. empathie d'affect).

Il est bien difficile de conceptualiser quelque chose qui a été tour à tour décrit comme une connaissance inductive, un processus inférentiel, un type précis de communication, une

méthode d'observation, une aptitude, une capacité imitative, une émotion vicariante, une forme de contagion émotionnelle, un procédé de collecte de données, une façon de traiter l'information, une aptitude, un moyen de comprendre (Reed, 1984, p.7).

La recension des écrits sur l'empathie révèle donc une absence totale de consensus sur ce que pourrait être la définition de l'empathie (Duan & Hill, 1996; Eisenberg & Strayer, 1987; Wispé 1986). Le terme semble référer à trois qualités différentes:

a) connaître ce qu'une personne ressent

b) ressentir ce qu'un autre ressent

c) répondre de façon compassionnelle à la détresse d'autrui

De plus, on distingue souvent mal l'empathie de la sympathie, peut-être parce que les qualités pour exprimer l'une et l'autre sont souvent les mêmes: patience, capacité d'affiliation, humanisme, chaleur, compréhension et ouverture d'esprit qui sont en fait des qualités humaines non spécifiques (Wispé, 1986).

C'est pourquoi, selon Cosnier (1994) : L'approche rogérienne, bien qu'intéressante et historiquement importante, a été jugée avec un peu trop de condescendance par les adeptes des psychothérapies analytiques plus subtilement formalisées. Le terme empathie est tombé en relatif discrédit dans la psychologie française peut-être parce que sa définition variée et son utilisation à des fins très diverses en ont fait un de ces termes "valises" dont se méfient, à juste titre les scientifiques rigoureux (pp. 91-92).

Pour Rogers, l'empathie est le produit d'un apprentissage réalisé par voie de «contagion sociale» (1962, p. 8-9). Compte tenu du caractère peu opérationnel de la définition de l'empathie, comment celle-ci a-t-elle été traduite dans les programmes de formation offerts aux futurs conseillers et se réclamant de l'approche humaniste?

La formation à l'empathie en counseling

Sous l'influence des travaux de Rogers, mâtinée d'emprunts aux sciences du comportement (cela contrairement aux cursus de formation en psychanalyse), la formation en counseling a mis l'accent sur l'entraînement aux habiletés fondamentales du conseil, perceptibles à travers une série d'énoncés plus ou moins stéréotypés devant mettre en évidence ou illustrer ces habiletés de base (Benjamin, 1981; Carkhuff, 1969; Cormier & Cormier Egan, 1975; Gazda, Asbury, Balzer, Childers & Walters, 1977; Gordon, 1981; Ivey, 1980; Rogers, 1942, 1951, 1962). Les différentes offres de formation mettent en effet l'accent sur le même noyau de compétences, soit: l'attention à l'autre, la reformulation et le reflet de sentiment (la «réponse-reflet» synonyme d'empathie de Rogers), qui sont à peu près les seuls observables (surtout sonores) retenus dans les supervisions. Or, d'une part, avec l'avènement des magnétoscopes, le non-verbal est depuis trente ans accessible à l'observation et d'autre part, l'empathie ne se réduit pas à ces prescriptions tel que le dénonçait Rogers (1975).

En effet, la plupart des programmes de formation en counseling utilisent la méthode de micro-counseling d'Ivey (Ivey & Authier 1978; Ivey & Ivey, 2003) qui met l'accent davantage sur les mots exprimés par le conseiller que sur le décodage des messages non-verbaux. Cependant pendant des conversations de face-à-face, les interactants expriment une

grande variété de comportements non-verbaux (comme des mouvements des mains, du buste, de la tête, des mimiques faciales) qui se produisent chez les deux partenaires simultanément (Bernieri, Davis, Rosenthal & Knee, 1994), et qui influencent le sens des mots échangés (Haase & Tepper, 1972).

Le caractère interactif de la relation de counseling suppose un processus fait d'intercorporalité (Merleau-Ponty, 1945) et d'intersubjectivité (Trop & Storolow, 1997). Puisque ce processus n'est pas rendu explicite dans les formations s'appuyant sur le modèle du micro-counseling, la conception de la relation d'aide se réduit à des formules d'interventions suggérant comme la «réponse-reflet» selon Carkhuff (1969) ainsi qu'«une» posture physique particulière du conseiller pouvant favoriser le développement de l'entretien[3]. La représentation parfois caricaturale des écrits de Rogers portant sur les modalités de la pratique psychothérapique fait que lui-même s'en plaignit amèrement en 1975 : «on réduit l'approche non-directive au reflet de sentiment» (p. 3) alors que l'empathie constitue un phénomène complexe, multivarié qui ne peut être facilement capté ou simplement traduit par des formules verbales.

La recherche de type analogique en counseling[4] a produit quelques données (Mehrabian & Epstein, 1972) montrant que les conseillers perçus comme les plus empathiques par leurs clients, sourient, se situent en face d'eux, s'inclinent légèrement vers eux, usent envers eux de mouvements de bras tant verticaux qu'horizontaux et maintiennent avec eux un écart de plus d'un mètre. L'empathie peut-elle se réduire à un tel épiphénomène? On a juste à penser au logiciel «Liza» qui, dans les années 1990s, simulait une séance de psychothérapie, soit en répétant les mots, soit en utilisant un vague jargon philosophique.

Il semble que les recherches portant sur l'efficacité des formations à la relation d'aide, avec les techniques présentées ci-haut, mettent en évidence qu'elles ont un impact d'ensemble faible sur le processus thérapeutique. On peut se demander si le seul recours à ces techniques permet de prêter assez d'attention à la qualité de leur mise en oeuvre et au contexte dans lesquelles elles s'inscrivent (Jakobs, Fischer, Manstead, 1997)

Aussi donc, les dérives behaviorales de certains practicum en relation d'aide, l'absence de définition opérationnelle de l'empathie et, peut-être, l'étiquette d'«idéaliste bon enfant» qu'on a accolé à Rogers et à sa perception positive de la nature humaine, ont suscité les critiques autant des psychanalystes que des expérimentalistes purs et durs.

Pourtant, on ne peut nier que Rogers, avec sa notion d'empathie, ait eu un impact sur les pratiques des psychothérapeutes non psychanalytiques. Dans le Dictionnaire de la formation et du développement personnel, Bellenger et Pigallet (1996), après avoir présenté la définition de Rogers, présentent l'empathie comme «la méthode générale des sciences humaines».

Rogers dans Le développement de la personne (1968/1998) laisse une place au traitement des sentiments provoqués par le client chez le thérapeute (p. 49) et vice versa dans un processus dit d'intersubjectivité. C'est l'empathie qui est garante de l'intersubjectivité car percevoir, à partir d'un cadre de référence purement subjectif sans se préoccuper du cadre de référence de l'objet observé ne laisserait pas de place à l'empathie.

On peut émettre l'hypothèse que les arguments critiques utilisés pour contester le statut tout puissant mais «mou» de l'empathie en psychologie humaniste, en particulier par des psychanalystes, a pu enrichir le contenu des débats sur la nature de l'empathie.

L'empathie pour les psychanalystes au temps de Rogers

La psychanalyse qui, rappelons-le, n'a jamais accueilli ce terme dans ses dictionnaires [voir Kaufmann (1993), Laplanche et Pontalis (1967) et Roudinesco, (1997)[5]], commence à s'intéresser substantiellement à l'étude de l'empathie et les travaux de Greenson (1960) et de Schafer (1959) en témoignent dans la deuxième partie du XXe siècle. Il nous est impossible d'évaluer l'influence de la théorie rogérienne sur la réflexion psychanalytique de l'époque mais on prend conscience qu'un peu partout, dans plusieurs disciplines et pas seulement en psychologie (ex : en sociologie compréhensive, en anthropologie interprétative, en neurophysiologie), on se met à s'intéresser au processus empathique.

À l'époque où Rogers écrit ses principaux textes sur l'empathie, soit dans les années 50s, le psychanalyste américain Greenson (1960) énonce, tout comme Rogers, que, pour bien comprendre le patient, il faut être capable de se mettre à sa place. Pour ce thérapeute, le mécanisme empathique est l'inverse de celui du contre-transfert (c'est de cela qu'ont peur les psychanalystes à l'époque) dans la mesure où il s'agit, pour le thérapeute, de placer son esprit dans celui du patient et non pas d'observer comment celui du patient prend possession du sien.

C'est durant les années 1950s que le terme «interaction» commence à apparaître dans la littérature analytique mais seulement en lien avec les dimensions interpersonnelles extra-psychiques. L'interaction est alors reléguée à l'aspect descriptif ou comportemental. L'interaction est un concept non-analytique (comme le concept d'empathie), utilisé souvent péjorativement. Si l'interaction a été si négligée en psychanalyse , c'est peut-être parce que 1) l'interaction implique qu'on fasse affaire avec le monde extérieur (et non seulement le monde des fantasmes), ce qui n'a jamais été considéré comme respectable dans le discours analytique[6]: en fait, c'est en ajoutant la dimension "perception de l'interaction" qu'on a commencé à y intéresser les analystes; 2) une autre cause de la négligence dans laquelle on a tenu l'interaction tient probablement au fait que dans le mot interaction, il y a le mot "action". Or, le mot «action» a été trop longtemps identifié à l'acting out, de sorte que l'action était considérée comme une force régressive, inhibant le progrès de la cure, selon les termes mêmes de Freud (1914, p. 150).

Au plan technique, la psychanalyste Fromm-Reichmann évoque, dès 1950, une activité dite de «synchronie interactionnelle». Dans Principles of intensive psychotherapy, celle-ci conseille à ses analystes en formation d'imiter volontairement les expériences physiques de leurs patients (en respirant au même rythme qu'eux, en adoptant la même mimo-posturo-gestualité) afin de faire des prises de conscience (des insights) sur le matériel inconscient provenant des patients[7]. Étant donné sa préoccupation interactive, ce point est isolé, par rapport à la pratique psychanalytique de l'époque, unidirectionnellement centrée sur ce qui se laisse entendre et non ce qui se laisse voir (i.e. le corps agissant) chez l'analysant.

En psychanalyse, le terme «intrapsychique» réfère à l'hypothèse centrale de la théorie des pulsions. Lorsqu'on aborde la psychanalyse sous l'angle de l'"intersubjectif", on soutient plutôt la perspective inaugurée par la théorie de la relation d'objet (particulièrement le courant de la «self psychology» avec Kohut), s'appuyant sur l'idée d'une «two bodies psychology». Pour ces psychanalystes de l'École de Chicago et de la psychologie du Self, dont Kohut (1959,

1984) fut le chef de file, l'empathie est considérée comme la variable qui rend la vie intérieure intelligible et signifiante.

Ainsi le concept d'interaction commence à faire partie des préoccupations de la psychanalyse américaine (pas encore de la psychanalyse française cependant). L'acceptation de l'intersubjectivité de la psychanalyse ancre celle-ci dans l'interactif, avec la reconnaissance de l'importance des phénomènes de contre-transfert (à connotation péjorative avant cette époque): «c'est dans cet entrelacement des intérieurs des deux partenaires du couple analytique que l'intersubjectivité prends corps, ce qui n'implique pas la symétrie des protagonistes"»(Green, 1998, p. 18).

APRÈS ROGERS

L'évolution du concept d'empathie en psychanalyse: vers une prise en compte de l'interaction

On peut observer que la psychanalyse, au cours du XXe siècle, s'est de plus en plus intéressée au vaste domaine des émotions et qu'elle tient maintenant davantage compte, en dehors des prédispositions motivationnelles intra-individuelles, des intercommunications entre les individus et du contexte relationnel de construction des émotions dans la mesure où celles-ci sont à la fois dirigées vers l'intérieur et vers l'extérieur (Emde, 1999)[8]. Parmi les concepts psychanalytiques plus récents, le concept de «fonctionnement réflexif» (fait d'introspection et d'empathie) est celui qui permet de bien articuler la relation entre soi, l'autre et l'affect. Emde (p. 212-213) mentionne que le sentiment d'empathie de l'analyste est sous-tendu par un processus de communication inconsciente et aménagé dans la cure en fonction des compétences techniques de l'analyste :

l'aspect créateur de la capacité d'imaginer (i.e. faire «comme si» on était l'autre: sous-tendue par la vie émotionnelle, la capacité d'anticiper et d'imaginer (i.e. d'empathiser) est une des caractéristiques du développement interactif chez l'être humain et une source d'émerveillement (Emde, 1999, p. 216).

Les psychanalystes qui acceptent depuis 20 ans de prendre en considération le phénomène de l'interaction la considèrent maintenant essentielle : elle leur semble à la base des processus d'identification ou de ce que J. McDougall a dénommé le Théâtre du Je (1982). L'identification peut, en effet, être durable, avec intériorisation de modèles affectivo-kinesthésiques, qui peuvent être réactualisés en différentes circonstances. Cette façon de concevoir l'identification se rapproche de ce que les interactionnistes ont élaboré concernant l'empathie (Dunn, 1995).

Il importe enfin de mentionner la «nouvelle» prise en charge de l'interaction en psychanalyse. Le Psychoanalytic Inquiry (1996) a consacré un numéro spécial à l'«Interaction», soulignant le besoin de passer d'une psychologie «One-Person-Model» à un «Two-Person Model»:

Ultimement, tout ce qui concerne la psychanalyse[9] peut être réduite à l'interaction. Nos concepts, nos formulations, nos modèles et nos stratégies dérivent de l'interaction analyste/analysant. Les expériences psychiques profondes de l'analyste et de son analysant sont le produit de leur interaction mutuelle (Bornstein, 1996, p 1).

L'accent mis sur l'interaction en psychanalyse représente désormais une voie nécessaire à notre compréhension de l'empathie (Aron, 1991). Cependant, l'élément qui a vraiment renouvelé l'étude du processus empathique à la fin du XXe siècle, provient du courant interactionniste.

Contribution des interactionnistes à l'étude de l'empathie

L'interaction est un terme général qui désigne l'action de deux (ou plusieurs) «objets» ou «phénomènes» l'un sur l'autre. Utilisé originellement dans le domaine des sciences physiques, ce n'est qu'à partir de la seconde moitié du XXème siècle qu'il est adopté par les sciences humaines pour prendre progressivement place aux côtés d'«actions réciproques», de «relations interpersonnelles», de «communications intersubjectives». Il peut alors se définir comme "toute action conjointe, conflictuelle ou coopérative, mettant en présence deux ou plus de deux acteurs (Vion, 1992:17).

Bien qu'encore absent de la plupart des dictionnaires , le terme «interaction» est devenue aujourd'hui l'objet d'étude de diverses écoles ou sous-disciplines qui convergent pour former ce que l'on peut appeler «mouvement interactionniste». Ses deux sources principales ont été la sociologie et la linguistique.

En sociologie, les prémisses du mouvement interactionniste se trouvent chez Tarde qui appelle, en 1890, à la création d'une "interpsychologie" et dont Les lois de l'imitation sont un des premiers ouvrages interactionnistes. Pour Tarde, l'origine de la société remonte au jour où un homme quelconque en a copié un autre.

Dans le Dictionnaire d'analyse du discours, Cosnier (2002) note que, presqu'à la même époque, «les sociologues de langue allemande tels Simmel et Weber, anticipent l'interactionnisme en soutenant que les individus créent la société à travers leurs actions réciproques» (p. 318).

Mais c'est aux États-Unis, sous l'influence de Peirce (1978), James (1907) et Cooley (1902) (des pragmaticiens) que les sociologues de l'École de Chicago, fondateurs de l'écologie urbaine et promoteurs des études de terrains érigent un des bastions de l'interactionnisme. G.H. Mead y donne, dans les années 1910-1920, un cours de psychologie sociale explicitement basé sur l'interaction.

Parmi les élèves de Mead, Blumer (1937) est le créateur de l'«interactionnisme symbolique», terme qui deviendra une étiquette à succès pour désigner parfois (à tort) le mouvement interactionniste dans son ensemble. A tort, selon Cosnier car:

Dans les années 50 et 60 se développe la microsociologie de Goffman (1974; 1973) revendiquant l'interaction» comme objet d'étude sociologique à part entière. En Californie l'ethnométhodologie initie, avec Garfinkel (1967) et ses collaborateurs Sachs, Schegloff et Jefferson (1974), l'«analyse conversationnelle» qui va devenir un paradigme emblématique des études interactionnistes. À la frontière de la socio-anthropologie et de la linguistique, apparaît enfin le courant de l'ethnographie de la communication avec Hymes, (1984) Gumperz (1989).

Comme l'empathie n'est pas seulement d'ordre kinésique mais aussi d'ordre linguistique, les travaux sur l'énonciation de Benveniste (1966), Ducrot (1984) et Kerbrat-

Orecchioni (1990-1994) sont utiles pour qui s'intéresse à l'empathie parce qu'ils ouvrent sur la pragmatique (linguistique) et portent sur l'oralité et les situations concrètes d'élocution.

Pour compléter ce tableau sur l'apport virtuel et actuel du mouvement interactionniste à l'étude de l'empathie, il faut ajouter les travaux des philosophes du langage, en particulier avec la théorisation des actes de langage (Austin,1970; Searle, 1972) et la logique de l'interlocution (Jacques (1979 ; Habermas, 1987) qui fait, des interactants, des co-acteurs.

Enfin du côté de la psychologie, il faut mentionner le développement des études naturalistes sur l'«épigénèse interactionnelle» et les «interactions précoces» (Bruner (1983), Stern (1985), Montagner (1978) et Lebovici (1983). On assiste aussi à la naissance d'une psychologie des communications plus ou moins systémique, ou plus ou moins éthologique (Bateson (1977), Ecole de Palo Alto, Cosnier (1997) aux applications thérapeutiques variées.

Certes, tous ces chercheurs de la «nouvelle communication» (Winkin, 1981) ont des objectifs multiples mais un certain nombre de points communs. Cosnier (2002) en identifie cinq:

la focalisation principale sur l'«inter» et accessoirement sur l'«intra» qui lui est associé ou qui en résulte;

la valorisation du terrain (fieldwork):les argumentations sont basées sur des observations d'interactions authentiques versus fabriquées pour les besoins de la cause;

l'attention accordée aux faits de la vie quotidienne;

la description fidèle et objectivante versus interprétative du «corpus»;

une certaine méfiance quant aux essais de théorisations générales appuyées sur des statistiques qui gomment les détails intéressants, autrement dit une méfiance quant à la démarche hypothético-déductive, aux questionnaires et aux enquêtes (2002, p. 321).

Les pré-requis de l'interaction sont des conséquences du «postulat empathique» (Cosnier, 1994, p.13) qui peut se résumer ainsi : autrui est capable de sentir et de penser comme moi et pense que j'en suis capable comme lui. Ainsi sont proposés: 1) le principe de réciprocité (Schütz, 1987; Bange, 1992) : les interactants postulent que chacun d'eux possède une compétence communicative et affective qui permet des inférences partagées (réciprocité des perspectives, des savoirs, des motivations, des images); 2) le principe de coopération (Grice, 1975): chaque interactant est supposé interpréter de façon adéquate les propos de son partenaire.

Quant aux principales composantes de l'interaction, on peut énumérer: la situation (le site, sa proxémique, sa finalité, ses rituels et routines); le rapport de places , rapport lié aux statuts et aux rôles (objectifs et subjectifs); la protection et le respect mutuel des faces; le cadre participatif: nombre et statut des participants (par rapport à l'interaction); l'espace interactif: image de l'interaction construite par l'activité des sujets engagés dans la gestion de cette interaction (Cosnier, 2002, p. 322).

Peut-être faudrait-il souligner que les divers courants du mouvement interactionniste ont rarement utilisé comme tel le vocable «empathie» mais ils ont généré des recherches

substantielles sur les effets l'interaction. Or, les phénomènes empathiques sont nombreux, quasi permanents dans toute interaction. Ceux-ci prennent parfois des formes évidentes, par exemple dans les phénomènes de contagion du fou-rire et des pleurs, mais aussi plus discrètement dans tous les petits mouvements «en miroir» qui participent à ce que Condon (1966) a appelé «synchronie interactionnelle»[10]

La théorie de la perception des affects d'autrui est basée sur le rôle de l'échoïsation; corporelle[11] qui s'instaure entre deux interactants et qui contribue fondamentalement à permettre des inférences sur les éprouvés affectifs tant phasiques (trop courts pour être mémorisés, de type subliminaire) que toniques (plus durables). Pour Cosnier : Cette théorie motrice (à la base de l'empathie d'action) s'appuie sur deux catégories de recherches complémentaires, celles sur le rôle du modèle effecteur[12] dans l'induction émotionnelle, celle du rôle de l'identification motrice dans la perception de la parole (1994, pp. 87-88).

Cette présentation faite des divers courants du mouvement interactionniste, il importe de présenter les deux caractères fondamentaux de la communication empathique que sont la multicanalité et l'interactivité.

La multicanalité : contribution du verbal, du vocal et du kinésique

La multicanalité signifie que les communications interpersonnelles émergent des sens (surtout la vision et la vue). À proportion variable, elles sont faites de verbal, de non-verbal et de para-verbal se produisant simultanément chez les deux partenaires en interaction, ce qui conforte l'idée qu'il s'agit là d'un processus nécessairement bidirectionnel.

Les deux dernières décades du XXe siècle ont vu l'attention se porter davantage en recherche sur les comportements non-verbaux. Cela peut être dû au fait, au-delà des progrès techniques en vidéoscopie, qu'on reconnaît que le non-verbal constitue une part essentielle de la communication dans l'interaction humaine et qu'on peut l'étudier scientifiquement, qu'il existe des indicateurs corporels saillants des pensées humaines (Burgoon, 1985), des attitudes et même des changements perceptibles à travers la communication (Boice & Monti, 1982).

Peut-être faut-il retourner au philosophe Merleau-Ponty pour retrouver le fondement de cette participation du corps dans la compréhension d'autrui à travers le recours au concept d'intercorporalité. Merleau-Ponty, crée le terme en 1945. Pour lui, l'intercorporalité réfère au croisement qui s'opère sourdement entre son corps et celui des autres par divers procédés inconscients dont celui de l'imitation, du mimétisme. Ce croisement fait découvrir non seulement l'autre du dehors, mais le fait éprouver du dedans en révélant, de façon occulte, la part invisible ou muette de son propre corps (Deschamps, 1995).

L'intercorporalité, selon la phénoménologie, constitue donc un processus de reconnaissance occulte de l'autre qui s'effectue via les corps. Ce n'est pas tant ce qui permet d'être momentanément autre comme ce qui, en chacun, parle de l'autre. Est évoqué ici le concept de «corps-connaissant» doté de possibilités sensibles, perceptives et phénoménales, ce qui lui permet de faire l'expérience d'autrui : parce que nous percevons les autres corps et que nous en saisissons les messages du dehors, à travers nos «yeux de chair», notre corps se trouve à soulever en nous-mêmes toutes les rumeurs du monde, c'est-à-dire à faire écho aux corps associés que sont les autres (Merleau-Ponty, 1964, cité dans Deschamps, 1995, p. 76).

C'est en ce sens qu'on peut parler d'«échoïsation corporelle» au service des pulsions affiliatives lorsqu'on observe dans une interaction, la présence épisodique de mouvements synchrones entre les deux partenaires. Ces mouvements corporels, produits à l'insu des sujets, sont des moyens inconscients que se donnent les deux partenaires de l'interaction pour avoir accès à l'autre et bien décoder ses affects et donc, pour empathiser (Brunel, Martiny & Cosnier, 1996). L'intercorporalité constitue donc un processus en lien étroit avec l'empathie d'action.

Il s'agit là d'un concept quasi ignoré des philosophes contemporains et même des chercheurs phénoménologues bien que des anthropologues, tels Bateson et Mead (1942) aient depuis longtemps compris l'importance du corps et de la gestuelle dans la compréhension d'autrui. Pour ces anthropologues, le corps est plus naturel que le langage en ce sens que son expression est plus primitive. C'est exactement cet aspect primitif du rapport au monde qu'on recherche à travers ces mouvements physiques, produits pour se relier à l'autre, chacun s'oubliant momentanément dans l'interaction.

Le concept d'intercorporalité permet de comprendre comment le langage du corps est essentiel à la compréhension empathique. Le corps est une manière d'être présent à autrui. Comme corps vécu, il est indissociablement lié à l'histoire personnelle et il offre une vue particulière sur le monde, constituant la base de la subjectivité et aussi de l'intersubjectivité puisqu'il constitue le lieu de rencontre entre sujet et objet, un lieu où s'éprouve autrui (Deschamps, 1995, p. 77).

Le corps sert de démonstration et de validation de la compréhension d'autrui (Jordan, 1997). L'importance du concept d'intercorporalité mène logiquement à celui d'empathie en interaction.

Deuxième caractère des communications: l'interactivité

Nous avons déjà traité indirectement de cette caractéristique des communications en évoquant les divers courants du mouvement interactionniste. On ne peut plus accepter la perception traditionnelle que les humains sont des êtres séparés et que la communication entre eux est située à l'extérieur d'eux. On a déjà mentionné que la communication est une forme de connexion entre personnes, structurant et révélant simultanément leur vie intérieure. Les deux partenaires d'une dyade aidante, par exemple, apprennent l'un de l'autre, sont transformés par la relation et interagissent à plusieurs plans: au plan corporel, au plan des affects et au plan des cognitions. La multicanalité et l'interactivité sont donc indissociables dans tout processus de communication.

On réfère souvent à la métaphore du ballet pour expliquer cette danse des interactants, ce ballet conversationnel, cette coordination corporelle ou cette synchronie interactionnelle lorsque la relation entre les partenaires est bonne.

Cette interactivité mise en fonction très précocément chez le jeune enfant (Nadel & Butterworth, 1999), assure le bon déroulement de l'échange conversationnel par des actions de co-pilotage qui le régulent, le maintiennent et l'orientent (Cosnier, 1998, p. 100).

On sait que de nombreuses difficultés de la communication sont liées à des dysfonctionnements de ce système d'échange. Mais ce système s'associe à un autre, tout aussi important celui du partage affectif ou empathique (Brunel, Martiny & Cosnier, 1996). Cette

voie empathique utilise une identification corporelle massive et non consciente et ne passe pas par le système des échanges de signaux régulateurs.

En tenant compte de la complexité et de la multidimensionalité du concept et de l'évolution des méthodes d'investigation, l'empathie en relation d'aide nécessite d'être «revisitée» (Bohart & Greenberg, 1997). À partir des études que nous avons faites (Brunel & Cosnier, 1995; Brunel, Martiny & Cosnier, 1996; Cosnier, 1994, 1998; Cosnier & Brunel, 1994; Martiny & Brunel, 2000; Martiny, 2002), nous nous sommes forgés notre propre définition de l'empathie et nous la présentons. De plus nous identifions le type de recherches que cette façon de concevoir l'empathie permet d'envisager.

Définition intégrative de l'empathie

L'empathie associée à une famille de phénomènes multi-déterminés d'ordre social, psychophysiologique et comportemental, se présente sous trois formes :

L'empathie de pensée: communauté de représentations à la base de l'intersubjectivité.

L'empathie d'affect: communauté d'affects à la base de la contagion émotionnelle.

L'empathie d'action: échoïsation mimo-gestuelle à la base de l'intercorporalité

Trois voies nous semblent donc impliquées dans tout processus empathique:

La chaîne discursive, plus particulièrement verbale, dont on souligne surtout la dimension informative (site de l'empathie de pensée)

La chaîne perceptive, à prédominance non-verbale (i.e. vocale et kinésique), prédisposée à l'expression émotionnelle (site de l'empathie d'affect).

À ces deux voies, nous en ajoutons une troisième qui laisse place directement, par un processus de synchronie interactionnelle (dite phase d'échoïsation/identification) au phénomène de l'intercorporalité (site de l'empathie d'action)

Ces considérations nous amènent à penser qu'il existerait aussi trois dimensions au processus empathique:

une dimension active qui évoque des verbes tels observer, écouter, percevoir, discerner, déduire, inférer, saisir, comprendre et interpréter qui sont des opérations mentales mettant en évidence le fonctionnement cognitif[13].

une dimension passive qui laisse place à des substantifs tels la résonance, la contagion émotionnelle, la projection, l'identification, le reflet, la perte de soi momentanée, l'imagination intérieure, la présence à l'autre qui sont tous teintés d'affectivité;

une dimension motrice à la fois active et passive. Comme la troisième dimension motrice est moins souvent évoquée dans la littérature "classique " sur l'empathie, qu'il nous soit permis ici de préciser le sens que nous lui attribuons.

La dimension motrice active évoque des mouvements corporels, effectués en synchronie avec l'autre, tels mimer, imiter, copier, échoïser qui témoignent de l'existence d'un système affectivo-kinesthétique capable de faciliter l'échange et le décodage de signaux entre les partenaires d'une interaction. Cette troisième dimension active appelle la notion de mimesis (i.e. mime ou imitation). En effet, le mécanisme qui facilite la prise de conscience des autres semble être ce que les Grecs dénommaient mimesis. Les êtres humains se différencieraient des autres êtres vivants par une capacité particulièrement développée à acquérir des connaissances à travers l'imitation. Pour Platon, la mimesis était conçue comme une aptitude à fonctionner dans la sphère sociale et comme une des formes les plus importantes de l'interaction humaine.

Nous présentons enfin une recherche qui, contrairement aux recherches habituelles effectuées dans le domaine du counseling, intègre des moyens de respecter le caractère interactif (i.e. intercorporel/intersubjectif) et le caractère multicanal (i.e. verbal et non-verbal) du processus empathique dans la formation de candidats en counseling.

Recherche indiquant une approche interactive de formation à l'empathie

Dans le contexte de la formation en counseling, une étude du processus empathique effectuée par Martiny (2002) tente d'identifier comment le corps est sollicité dans une interaction où deux individus tentent de communiquer une expérience émotionnelle et de comprendre autrui. Les entretiens laissent une large place à l'auto-dévoilement ainsi qu'aux émotions dans le but de créer un contexte facilitant l'expression empathique.

Cette recherche s'inscrit dans une conception de l'empathie comme processus essentiellement interactif, empreint de réciprocité, fait d'intercorporalité et d'intersubjectivité (a two-person-model) et dans l'utilisation d'une méthodologie relevant de l'éthologie des communications. L'étude met l'accent sur l'observation vidéo de comportements verbaux et non verbaux de candidats en formation au counseling. L'expérimentation implique 22 dyades composées d'étudiants en orientation qui effectuent des entrevues où chacun d'eux dévoile une expérience émotionnelle. Immédiatement après l'enregistrement initial, ceux-ci analysent leur entrevue, à l'intérieur d'une activité dite d'«autoscopie différée».

En effet, chaque vidéo est présenté, en privé, à chaque personne de la dyade, immédiatement après l'enregistrement. Durant 60 minutes, toute liberté est laissée à la personne qui peut interrompre le vidéo et délivrer un commentaire sur les moments où elle se sent bien décodée et bien comprise. Le sens à donner aux comportement verbaux et non-verbaux perçus comme empathiques est ainsi rendu accessible. Les autoscopies différées sont enregistrées elles aussi. L'analyse non-verbale des entrevues initiales et de certains segments des autoscopies différées est synthétisée par la suite en représentations graphiques sous forme d'éthogrammes.

Dans une perspective de validation, la cueillette des données comprend quatre types de données:

1) le verbatim des enregistrements vidéo;

2) une série de comportements individuels accessibles à l'observation vidéo (expressions faciales, gestes des mains, postures, mouvements du tronc et de la tête) effectués en synchronie et représentables sous formes d'éthogrammes;

3) les réponses des participants à un questionnaire portant sur les moments des entrevues identifiés par eux comme des moments empathiques et

4) les accords inter-juges (trois psychothérapeutes expérimentés) sur les séquences empathiques, obtenus à partir de l'analyse des seuls verbatim. Chacune des opérations constitue un critère indépendant de validation. C'est la mise en commun de ces quatre types de données qui permet, par la suite, d'identifier les séquences dites empathiques au moyen de leurs co-occurrences dans le temps.

Les résultats quantitatifs, obtenus à partir de l'analyse des verbatim par les juges, révèlent un faible taux d'utilisation de mots émotionnels (à 1,65%) par rapport au nombre total de mots exprimés par les deux personnes ayant partagé une expérience émotionnelle. Ce fait d'observation confirme ce qu'on a déjà mentionné, ci-haut, sur la faiblesse des formations s'appuyant sur le modèle du micro-counseling. Si l'on réduit l'empathie à des formules d'intervention, telle la «réponse-reflet» (Carkhuff, 1969), les candidats en formation s'attendent à ce qu'après l'énoncé d'un reflet, suive une réponse émotionnelle. Si ceux-ci n'entendent pas de mots émotionnels énoncés par les clients pour décrire une expérience, ils ne les déduisent pas toujours du contenu verbal des interactions. Le décodage adéquat des émotions implique des habiletés analytiques pour comprendre, inférer et aller à l'essentiel de l'expérience d'autrui. La difficulté d'être à la fois présent, créatif, authentique et, en même temps, de bien catégoriser l'information (le contenu verbal) ainsi que le sous-texte (le non-verbal) fait que les candidats en formation perdent souvent le fil de la conversation et leur client par le fait même.

Il semble que la plupart des moments intenses de partage émotionnel dans les dyades ne soient pas faciles à identifier lorsque les participants focalisent leur attention uniquement sur les mots. Devant évaluer le contenu empathique des verbatim à partir de la définition fournie par Egan (1975), les trois juges n'ont été d'accord que pour 12% du matériel verbal. Les résultats démontrent que les formulations verbales, sans référence aux inflexions de la voix, sans indication de la longueur des silences et sans les gestes qui appuient sur certains mots de l'encodeur, sont parfois interprétées de façon diamétralement opposée à ce qu'elles ont comme sens lorsqu'on prend en compte le non-verbal.

Cependant, lorsque qu'on observe le non-verbal, soit les mouvements se produisant en synchronie chez les deux partenaires (processus dit d'«échoïsation corporelle»), les résultats laissent à penser que ce sont les corps en interaction qui arrivent, plus facilement que les mots, à décoder les émotions en partageant, à l'aide de mimiques, de gestes et de postures synchrones. Dans cette recherche, ces comportements d'accordage se produisaient au rythme de 2,5 par minute, sans que les partenaires ne se soient rendus compte à ce moment-là qu'ils étaient en synchronie.

Est ainsi mise en évidence la mutualité des comportements interactifs de partage émotionnel puisqu'à plusieurs reprises, les deux membres de la dyade imitent, échoïsent à leur insu, synchronisent leur mimo-posturo-gestualité[14]. Ce sont ces moments-là qui sont reconnus, dans l'après coup, comme les moments les plus «imbibés» de compréhension empathique à la fois par les locuteurs et les écouteurs.

Soulignons que ces mouvements synchrones, soit précèdent immédiatement, soit suivent immédiatement les mots émotionnels énoncés indifféremment par le locuteur ou par l'écouteur. Et même si l'écouteur n'énonce que peu de mots émotionnels (0,74 par minute),

les corps des deux membres de l'interaction démontrent, par leurs échoïsations, qu'on est en présence d'un phénomène de partage émotionnel. Ce sont donc les comportements en synchronie (davantage que les réponses-reflet) qui indiquent s'il existe un accordage au plan des affects (empathie d'action). Ceux-ci permettent en effet de valider la justesse de certains énoncés verbaux identifiés par les juges comme empathiques. En effet, en faisant l'analyse des séquences verbales retenues comme empathiques par les juges, on observe qu'à l'autoscopie, les sujets avaient séparément tous choisi, comme indiquant de l'empathie, des comportements non-verbaux appuyant certains de ces mots chargés d'affect et proférés immédiatement avant ou après des échoïsations corporelles.

De plus, à notre étonnement, nous avons pu observer que la réévocation du contexte émotionnel lors des autoscopies différées suscite parfois spontanément la même mimo-posturo-gestualité chez l'un, ou parfois même, chez les deux partenaires face à leurs propres comportements sur l'écran. En effet, quelques-uns de ces mêmes mouvements sont spontanément reproduits en même temps que se déroulent les bandes vidéo des enregistrements initiaux, un mécanisme que nous sommes tentées de qualifier d'«auto-empathie». Il semblerait donc que les échoïsations spontanément provoquées par les mouvements de chaque interactant lors d'un visionnement, relèvent du même processus que les échoïsations faites spontanément face à autrui : ils servent au sujet à mieux reproduire ses propres affects.

Les résultats démontrent que:

1) les moments dits empathiques ne s'expriment pas de la même façon non verbalement: différentes parties du corps peuvent être sollicitées en même temps comme le mentionnent Davis et Hadiks (1994);

2) on observe à chaque fois un partage visuel (mutual gaze) sauf lors de l'expression de la colère;

3) les mots émotifs tombent parfois avant (anticipation affective) et parfois après (compréhension cognitive) les moments de synchronicité non-verbale, de sorte qu'il n'y pas de recette interactive;

4) tout doit se passer dans la spontanéité de l'interaction. En effet, la formation à l'empathie thérapeutique ne repose pas uniquement sur l'apprentissage behavioral, telles que le proposent les recherches de Crabb, Moracco et Bender (1983), d'Hermansson, Webster et Mc Farland (1988), de Grace, Kivlighan et Kunce (1995), de Follette & Callaghan, (1995). En effet, il semble que le processus empathique puisse être invalidé par une absence d'authenticité (faire semblant de partager des émotions via l'imitation volontaire) et cela ne permet pas au processus intersubjectif de se déployer d'une façon thérapeutique (Greenberg, 1994).

Conclusion

Cet article a tenté de présenter l'évolution du sens accordé au terme empathie ainsi que la variété des perspectives adoptées depuis cent ans face à son étude. Bien que Rogers soit celui qui ait donné à l'empathie une place centrale dans son modèle, la recension des écrits a montré qu'aucune école ne pouvait se réclamer comme seule dépositaire de l'étude de l'empathie. L'empathie, comme bien d'autres concepts, évolue parce que diverses écoles

contribuent à son évolution. De plus, les concepts évoluent en fonction des progrès technologiques qui ont un impact sur les devis de recherche. Avoir accès aux magnétoscopes, plutôt qu'aux seuls magnétophones a permis de mettre en évidence la dimension non-verbale de l'empathie et facilité son inscription dans le mouvement interactionniste et a redonné au corps une place importante dans l'identification et la compréhension du monde intérieur d'autrui comme de soi-même dans certains contextes d'auto-observation.

Buber (1957) et Rogers (cités dans Anderson & Cissna, 1997), soulignent que c'est à travers le dialogue des corps qu'une personne a accès à l'autre et que le changement ne peut se produire que si l'un et l'autre ont la volonté d'être changés par l'autre. De plus, Rogers a avoué entrer dans la relation thérapeutique comme une personne subjective (p. 29) et non pas comme une enquêteur ou comme une personne de science, préoccupée surtout par la neutralité du regard. Cela sous-tend l'importance d'être authentique dans la relation. Rogers a donc pris en compte, d'une façon plus substantielle que ce l'on ne lui reconnaît généralement, les phénomènes d'intersubjectivité et d'intercorporalité dans l'empathie.

auteur

Marie-Lise Brunel, docteure en counseling, est professeure de counseling au département d'éducation et de pédagogie de l'Université du Québec à Montréal, section carriérologie. Elle s'intéresse au concept d'empathie depuis plus de 20 ans et prépare un dictionnaire de l'empathie en collaboration avec le professeur émérite Jacques Cosnier de l'université Lumière-Lyon II. Elle s'intéresse aussi à l'écriture introspective et au counseling interculturel. Courriel: brunel.marie-lise@uqam.ca

Cynthia Martiny, docteure en éducation, est professeure au département d'éducation et pédagogie de l'Université du Québec à Montréal, section carriérologie. Elle a fait une thèse de doctorat portant sur l'empathie non-verbale. Elle enseigne le counseling individuel et de groupe et intervient auprès d'hommes éprouvant des problèmes de violence conjugale. Courriel: martiny.cynthia@uqam.ca

Université du Québec à Montréal, C.P. 8888, succursale Centre-ville, Montréal (Québec) Canada H3C 3P8

notes

La multicanalité et l'interactivité sont indissociables dans tout processus de communication. La multicanalité signifie que les communications interpersonnelles sont un mélange, à proportion variable, de verbal et de non-verbal, ce dernier comprenant le vocal et le mimo-gestuel (i.e. le «kinésique»). On réfère souvent à la métaphore de la danse pour illustrer le ballet conversationnel, la coordination corporelle ou la synchronie interactionnelle lorsque l'interaction entre les partenaires est bonne.

Une théorie de l'esprit est considérée comme nécessaire pour comprendre ses propres états mentaux et ceux d'autrui dans la mesure où l'on estime qu'il n'existe pas d'accès qualitatif distinctif pour chaque type d'état mental. Les concepts mentaux semblent essentiellement relationnels et ne peuvent être acquis que sous la forme de théories explicatives globales données par la psychologie ordinaire N.B. Lire la «Présentation» de Joëlle Proust dans Grivois, & Proust (1998).

Pendant longtemps, la tradition clinique a consisté à identifier l'empathie avec le fait de se pencher vers l'autre sur sa chaise hochant périodiquement de la tête et faisant de temps en temps des accusés de réception (mm mm ou ah ah) selon Gehardt & Beyerle, 1997)

La recherche analogique en counseling vise à se rapprocher, en laboratoire, des conditions naturelles du processus et de l'action du conseil.

Le Webster's Third International Dictionary (1971), qui n'est pas un dictionnaire spécialisé en psychologie est le seul à souligner, dans sa définition de l'empathie, la capacité d'expérimenter les sentiments et les idées des autres en s'aidant de leurs mouvements corporels.

A la lecture de "Affect et empathie" de Widlöcher (1999), dans le numéro de la Revue Française de Psychanalyse centré sur «L'affect et sa perversion», on peut s'interroger sur le la cohabitation des deux termes!

Toutefois, selon Schefen (1972), les simples recommandations de mimer la posture du client empêchent de porter attention à d'autres composantes du rapport ou de l'empathie. Mais les données accessibles ne sont pas antagonistes quant à la possibilité que l'imitation motrice inconsciente puisse contribuer à la connaissance de l'état affectif d'autrui.

Emde, R.N. (1999). Une progression: les influences intégratrices des processus affectifs sur le développement et en psychanalyse. In Revue Française de Psychanalyse, tome LXIII (1) ,189-216. Le terme "développement" est ici conceptualisé comme un processus sous-tendu par des expériences transactionnelles où influences génétiques et environnementales se conjuguent; la réaction émotionnelle d'empathie du tout petit est évoquée explicitement ici comme comportement prototypique mettant à jour ces influences (p. 194)

On pourrait dire la même chose des autres formes de psychothérapies dont la thérapie centrée sur le client. Rogers en tenait compte bien plus que les psychanalystes freudiens.

La synchronie interactionnelle exprime une concordance temporelle entre deux événements . La synchronisation des interlocuteurs est une des conditions facilitantes de l'empathie et constitue un de ses indices. Synonyme = synchronisation.

« Echoïsation : phénomène de reproduction d'un comportement (parole, geste, mimique, posture) en direct. Le sourire réciproque en est un exemple fréquent. L'échoïsation peut être ouverte ou couverte : c'est-à-dire visible ou invisible (subliminaire) . Elle intervient dans la synchronie interactionnelle et dans l'identification empathique. Elle constitue un mécanisme de base de l'empathie.

Le rôle du «modèle effecteur» a été mis en évidence par Bloch (1989) et Ekman, Levenson & Friesen (1983). Il stipule que l'adoption par les sujets de certaines attitudes motrices et/ou de certaines mimiques induisait chez ces sujets l'apparition d'affects spécifiques et, au-delà, de réactions physiologiques correspondant à ces affects et, au-delà encore, de représentations mentales en accord avec les affects précédents (Cosnier, 1994, p.87).

Une des tâches principales de l'empathiseur - voir le monde tel que l'autre le voit - requiert une compréhension des principes de catégorisation, de mémoire et d'attribution qui caractérisent la cognition sociale dans le quotidien (Brunel, 1989).

I.e. mimiques faciales (sourire, haussement des sourcils, plissement du nez, moue), haussement d'épaules, changement de posture, croisement des jambes, mouvement des mains, des bras etc.

références

AGOSTA, L. (1984). Empathy and intersubjectivity. In J. Lichtenberg, M. Bornstein & D. Silver. (Eds.), Empathy I. Hillsdale, New Jersey: Analytic Press, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, pp. 43-61.

ALLPORT, G.W., & Vernon, P. (1937). Studies in expressive movement. New York: Macmillan.

ANDERSON, R. & & CISSNA, K.N.(1997). The Martin Buber-Carl Rogers dialogue. A new transcrit with commentary. New York : State University of New York Press.

ARON, L. (1991). One person and two person psychologies and the method of psychoanalysis. Psychoanalytic Psychology, 7, 475-485.

AUSTIN, J-L. (1970). Quand dire, c'est faire. Paris : Édition Du Seuil.

BANGE, P.(1992). Analyse conversationnelle et théorie de l'action. Paris : Hatier/Crédif.

BASCH, M.F. (1985). Empathic understanding : A review of the concept and some theoretical considerations. Journal of the American Psychoanalytic Association, 31, 101-126.

BATESON, G. (1977). Vers une écologie de l'esprit. Paris : Édition du Seuil.

BELLENGER & PIGALLET (1996). Dictionnaire des sciences humaines. Paris : E.S.F.

BENJAMIN, A. (1981). La pratique de la relation d'aide et de la communication. Paris: É.S.F.

BENVENISTE, E. (1966). Remarques sur la fonction du langage : la découverte freudienne. In Problème de linguistique générale, vol. 1 Paris : Gallimard, pp.75-87.

BERNIERI, F.J., DAVIS, J.M., ROSENTHAL, R. & KNEE, C.R. (1994). Interactional synchrony and rapport : Measuring synchrony in displays devoid of sound and facial affect. Personality and Social Psychology Bulletin, 20,(4) 413-428.

BLOCH, S. (1992). Modèles effecteurs des émotions fondamentales: une méthode expérimentale d'induction émotionnelle. In P. Mazet & S. Lebovici, Émotions et affects chez le bébé et ses partenaires. pp. 209-223.

BLOCH, S. (1989). Émotion ressentie, émotion recréée. Science et Vie. 168, 68-75.

BLUMER, R.L. (1937). Symbolic interactionism. Englewood Cliffs, Prentice-Hall.

BOICE, R. & MONTI, P.M. (1982). Specification of nonverbal for clinical assessment. Journal of Non Verbal Behavior, 7, 794.

BORNSTEIN, M., LICHTENBERG, J., SILVER, D., (1996). Interaction: Reflections on one-or-two-person psychology. Psychoanalytic Inquiry, 16, (1),

BRUNEL, M.L. (1989). L'empathie en counseling interculturel. Santé Mentale au Québec. XIV, (1) 81-94.

BRUNEL, M.-L. & COSNIER, J. (1995). Les interactions conversationnelles : entre cognition et émotion, le processus empathique. Communication-affiche présentée dans le cadre des XXVe Journées d'Études de l'Association de Psychologie Scientifique de Langue Française. Université de Coïmbra, Portugal (septembre).

BRUNEL, M.-L. & MARTINY, C. (2000). Role of unintentional gestural imitations in the empathic process. XIth Conference of the International Society for Research on Emotions, 16-20 août, À paraître dans les Actes du colloque de ISRE (éd: A Kapas)

BRUNEL, M.-L., MARTINY, C. & COSNIER, J. (1996). Motor mimicry demonstrating empathy : Sharing versus exchange mode of communicating. In N. Frijda, (ed.) Actes du IXe colloque de l'International Society for Research on Emotion (ISRE). University of Toronto, août 1996, pp. 324-328.

BRUNEL, M-L., MARTINY, C. & COSNIER, J. (1996). L'échöisation corporelle au service de l'empathie: Implications d'une approche ethnométhodologique en formation à la relation d'aide. Communication-affiche présenté dans le cadre du XXVIe Congrès International de Psychologie, Montréal (août).

BRUNER, J.S. (1983). Le développement de l'enfant. Savoir-faire, savoir-dire. Paris: P.U.F.

BUBER, M. (1969). Je et Tu. Paris: Aubier-Montaigne. Traduction de I and Thou. (1948) New York: Charles Scribner's Sons.

BURGOON, J.K. (1985). The relationship of verbal and non verbal codes. In B. Dervin & M.J. VOIGT (eds). Progress in communication sciences (pp. 263-298). Norwood, N.J.:Ablex.

CARKHUFF, R.R. (1969). Helping and human relations, vol I, II. New York :Holt Rinhart & Winston.

CONDON, W.S. (1984). Communication and empathy. Dans J.Lichtenberg, M. Bornstein & D. Siver (eds) Empathy II. Hillsdale, N J: Analytic Press, pp. 35-58.

CONDON, W.S. & OGSTON, W. D. (1966). Sound film analysis of normal and pathological behavior patterns. The Journal of Nervous and Mental Disease, 143, (4), 338-347.

COOLEY, C.H. (1902). Human nature and the social order. NewYork: Chas. Scribner's Sons.

CORMIER, W.H. & CORMIER, S. (1991). Interviewing strategies for helping. Belmont (CA) :Brooks/Cole.

COSNIER, J. (2002). L'interaction. In P. Charaudeau & D. Maingueneau. Dictionnaire d'analyse du discours. Paris : Seuil, pp 318-322.

COSNIER, J. (1998). Le retour de Psyché. Critique des nouveaux fondements de la psychologie. Paris: Desclée de Brouwer.

COSNIER, J. (1994). Psychologie des émotions et des sentiments. Paris : Retz

COSNIER, J. & BRUNEL, M.-L. (1994). Empathy, micro-affects and conversational interaction. In N.Frijda, (ed.) VIIIth Conference of the International Society for Research on Emotions. Storrs (CT): ISRE Publications, pp. 237-241.

COSNIER, J., & BRUNEL, M.-L. (1994). De l'interactionnel à l'intersubjectif. Colloque du Centre International de Sémiotique et de Linguistique. In A. Marcarino. (éd) . Analisi della conversazione Urbino (Italie), pp. 151-159

COSNIER, J. & VAYSSE, J. (1992). La fonction référentielle de la kinésique. Protée, 20 (2), 40-47.

CRABB, W.T., MORACCO, J.C., BENDER, R.C. (1983). A comparative study of empathy training with programme Instruction for lay helpers. Journal of Counseling Psychology. 30. (2).221-226.

DAVIS, M. & HADIKS D. (1994). Non verbal aspects of therapist attunement. Journal of Clinical Psychology, 50 (3) 393-405.

DESCHAMPS, C. (1995). L'intercorporalité chez Merleau-Ponty: Un concept-clé pour saisir la complexité du corps dans son rapport au monde. Revue de l'Association pour la Recherche Qualitative, 14, 73-86.

DUAN, C. & HILL, C.E. (1996). The current state of empathy research. Journal of Counseling Psychology, 43 (3) 261-274

DUCROT, O. (1984). Le dire et le faire. Paris :Minuit.

DUNN, J. (1995). Intersubjectivity in psychanalysis. A critical review. International Journal of Psychoanalysis, 76, 723-738.

EGAN, G. (1975). The skilled helper : A model for systematic helping and interpersonal relating. Belmont (CA): Wadsworth

EISENBERG, N. & STRAYER, J. (1987). Empathy and its development. Cambridge : Cambridge University Press.

EKMAN, P., LEVENSON, R. & FRIESEN, W.V. (1983). Automatic nervous system activity distinguishes between emotions. Science, 221, 1210-1218.

EMDE, R.N. (1999). Une progression: les influences intégratrices des processus affectifs sur le développement et en psychanalyse. Revue Française de Psychanalyse, tome LXIII (1) ,189-216.

FOLLETTE, W.C. & CALLAGHAN, G.M. (1995). Do as I do, not as I say; A behavior-analytic approach to supervision. Professional Psychology: Research and Practice, 26 (4) 413-421.

FREUD, S. (1914/1991). Sur l'histoire du mouvement psychanalytique. Paris: Gallimard.

FREUD, S.(1921/1966). Psychologie des masses et analyse du moi. In Essais de psychanalyse . Payot : Paris.

FROMM-REICHMANN, F. (1950). Principles of intensive psychotherapy. Chicago: University of Chicago Press.

GARFINKEL, H. (1967). Studies in ethnomethodology. New Jersey: Englewood Cliffs.

GAZDA, G.M., ASBURY, F.S., BALZER, F.J., CHILDERS, W.C. & WALTERS, R.P. (1977). Human relations development : A manual for educators. Newton (MA) : Allyn & Bacon.

GEHARDT, J. & BEYERLE, S.(1997). What if Socrates had benn a woman? The therapist's use of acknowledgment token (mm, mh,yeah, sure, right…) as a nonreflective means of intersubjective innocemment. Contemporary Psychoanalysis, 33, 3, 367-410

GOFFMAN, E. (1974). Les rites d'interaction. Paris : Éd. de Minuit.

GOFFMAN, E. (1973). La mise en scène de la vie quotidienne. Paris : Éd. de Minuit.

GORDON, T. (1981). Enseignants efficaces. Montréal: éditions du Jour.

GRACE, M., KIVLIGHAN, D.M. & KUNCE, J. (1995). The effects of nonverbal skills training on counselor trainee nonverbal sensitivity and responsiveness and on session impact and working alliance ratings. Journal of Counseling and Development, 73, 547-552.

GREEN, A. (1998). Transmission intrapsychique et auto-interprétation. Transmission inter psychique et interprétation adressée à l'autre. In A. Barbier & P. Decourt (éds) Transmission, transfert de pensée, interprétation. Puteaux : Éd. Monde Interne, p. 18.

GREENBERG, L. (1994). What is « real» in the relationship ? Comment on Gelso and Carter (1994). Journal of Counseling Psychology, 41, (3), 307-309.

GREENSON, R. R. (1960). Empathy and its vicissitudes. International Journal ofPsychoanalysis, 41, 418-424.

GRICE, J.P. (1975). Logic and conversation. In D. Davidson 7 G. Harman (eds) The logic of grammar. California : Encino, pp. 64-75.

GUMPERZ, J. (1989). Engager la conversation. Introduction à la socio-linguistique interactionnelle. Paris : Éditions de Minuit.

HAASE, R. & TEPPER, D.(1972). Non-verbal components of empathic communication. Journal of Counseling Psychology, 19,(5), 417-424.

HABERMAS (1987). Théorie de l'agir communicationnel. Paris: Fayard.

HERMANSSON, G.L. & WEBSTER, A.C. (1988). Counselor deliberate postural lean and communication of facilitative conditions. Journal of Counseling Psychology, 35 (2), 149-153.

HESS, U., PHILIPPOT, P. & BLAIRY, S. (1998). Facial reactions to emotional facial expressions. Affect or cognition ? Cognition and Emotion. 12, 509-532.

HOFFMAN, M. L. (2000). Empathy and moral development. Implications for caring. Cambridge : Cambridge University Press.

HUSSERL, E. (1929/1969). Méditations cartésiennes. Paris : Vrin.

HYMES, D.H. (1984). Vers la compétence de la communication. Paris : Crédif-Hatier.

IVEY, A & IVEY, M.B. (2003). Intentional interviewing and counseling. Facilitating client development in a multicultural society. (5e éd.) Pacific grove : Broosk/Cole

IVEY, A.E. & AUTHIER, J (1978). Microcounseling. Innovations in interviewing, counseling, psychotherapy and psychoeducation. Springfiels Ill.: Charles C. Tomas Publisher.

JACQUES, F.R. (1979). Dialogiques. Paris : PUF

JAKOBS, E. Fischer, A.H., Manstead, A.S.R. (1997). Emotional experience as a function of social context : The role of the other. Journal of Nonverbal Behavior, 21, (2), 103-130.

JAMES, W. (1907/1981). Pragmatism; A new name for some old ways of thinking. Indianapolis : Hackett.

JORDAN, J.V. (1997). Relational development through mutuel empathy. In A.C. Bohart & L. S. Greenberg (eds) Empathy reconsidered. New directions in psychotherapy. Washington, D.C. : American Psychological Association.

KAUFMANN, P. (1993). L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse. Paris :Bordas.

KERBRAT-ORECCHIONI (1990-1994). Les interactions verbales, vols. I,II, III. Paris : Armand Colin

KOHUT, H. (1959). Introspection, empathy and psychoanalysis : An examination of the relationship between mode of observation and theory. Journal of American Psychoanalysis 7, 453-483.

KOHUT, H. (1984). Introspection, empathy and the semicircle of mental health. International Journal of Psychoanalysis, 63, 395-408.

LAFRANCE, M. & ICKES, W. (1981). Posture mirroring and interactional involment. Journal of Nonverbal behavior, 5, 139-154.

LAPLANCHE et PONTALIS J. (1967). Vocabulaire de la psychanalyse. Paris: PUF

LEBOVICI, S. (1983). Le nourrisson, la mère et le psychanalyste. Les interactions précoces. Paris: Le Centurion

LICHTENBERG, J. (1995). Psychanalytic inquiry. Interaction reflections on one-or-two-person psychology. Hillsdale ((NJ) : The Analytic Press.

LICHTENBERG, J., BORNSTEIN, M. & SILVER. D. (Eds.)(1984). Empathy I. Empathy II. Hillsdale, New Jersey: Analytic Press, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers,

LIPPS, T. (1903). Esthetik: Psychologie der schonen und der kunst. Leipzig: Vogt., cité dans Listowel, . (1934). A critical history of aesthetics.

MARTINY, C. (2002). Non-verbal behavior and empathy in the communicational context : Indications for training helping-practitioner. Thèse de doctorat non publiée. Université du Québec à Montréal.

MARTINY, C. & BRUNEL, M.-L. (2000). Une interprétation «gestémique» de l'empathie d'action : le cas de l'échoïsation corporelle comme indice d'empathie non-verbale en counseling. Présentation dans le cadre du 68e congrès de l'ACFAS.

MCDOUGALL, J. (1982). Le théâtre du Je. Paris : Gallimard

MEAD, G.H. (1934). Mind, self and society. Chicago: University of Chicago Press.

MEHRABIAN, A. (1972). Nonverbal communication. Chicago Ill. : Aldine.

MEHRABIAN, A. & EPSTEIN, N. (1972). A mesure of emotional empathy. Journal of Personality, 40, 525-543.

MERLEAU-PONTY, M. (1945/1961). Phénoménologie de la perception. Paris : Gallimard.

MONTAGNER, H. (1978). L'enfant et la communication. Paris: Stock-Pernoud.

NADEL, J. & BUTTERWORTH, G.(1999). Imitation in infancy. Cambridge: Cambridge University Press.

PAGÈS, M. (1993). Psychothérapie et complexité. Paris: Desclée de Brouwer. pp.91-92.

PAGÈS, M. (1964). L'orientation non directive en psychothérapie et psychologie sociale. Paris : Dunod.

PETIT (1990). Solipsisme et intersubjectivité. Paris : Éd. du Cerf

PIGMAN, G.W. (1995). Freud and the history of empathy. International Journal of Psychoanalysis, 76, 237-254.

PIERCE, C. S. (1978). Écrits sur le signe. Paris :Seuil.

PLUTCHIK, R. (1987). Evolutionary bases of empathy. Dans N. Eisenberg & Strayer, (eds.), Empathy and its development (pp. 38-46). Cambridge: Cambridge University Press.

PROUST, J., (1998). Introduction. In H. Grivois & J. Proust. Subjectivité et conscience d'agir. Approches cognitive et clinique de la psychose. Paris: PUF, pp.1-33.

REED, G. (1984). The antthetical menaçant of the terme «empathy» in psychoanalytic discourse. In J. Lichtenberg, M. Bornstein & D. Silver. (Eds.), Empathy I . Hillsdale, New Jersey: Analytic Press, Lawrence Erlbaum Associates, Publishers, pp. 7-24.

EISENBERG, N & STRAYER, J. (eds.), Empathy and its development. Cambridge: Cambridge University Press.

ROGERS, C.R. (1942). The use of electrically record interviews in improving psychotherapeutic techniques. American Journal of Orthopsychiatry, 12, 429-434.

ROGERS, C.R. (1975). Empathic: An unappreciated way of being. The Counseling Psychologist, 5, (2), 2-10.

ROGERS, C.R. (1968/1998). Le développement de la personne. Paris :Dunod.

ROGERS, C.R. (1959). A theory of therapy, personality and interpersonal relationship as developped in the client-centered framework» In J.S. Koch (ed) Psychology : A study of science : Vol. 3. Formulations of the person in the social context (pp. 184-256). New York : McGraw-Hill.

ROGERS, C.R. (1957). The necessary and sufficient conditions of therapeutic personality change. Journal of Consulting Psychology, 21, 95-103.

ROGERS, C.R. (1951). Client-centered therapy. Boston : Houghton Mifflin.

ROGERS, C. & KINGET, G.M. (1962). Psychothérapie et relations humaines, vol II. La pratique. Louvain/Montréal: Publications Universitaires de Louvain/Institut de recherches psychologiques.

ROGERS, C.R. & TRUAX, C.B. (1967). The therapeutic conditions antecedent to change : A therapeutic view. In C.R. Rogers (ed). The therapeutic relationship and its impact;A study of psychotherapy with schizophrenics. Madison:University of Wisconsin Press.

ROUDINESCO, E. & PLON, M. (1997). Dictionnaire de la psychanalyse. Paris :Fayard.

SACKS, H. (1977). An initial investigation on the usability of conversation for doing sociology. In C.E. Sudnow (ed.) Studies in social interaction. New York: Free Press.

SCHEFLEN, A.E. (1964).The significance of posture in communication system. Psychiatry, 27, 316-331.

SACHS, H., SCHEGLOFF, E & JEFFERSON, G. (1974). A simplest systematics for the organisation of turn taking in conversation, Langage, 50.

SEARLE, J. R. (1972). Les actes de langage. Paris : Hermann.

SCHAFER, R. (1959). Generative empathy in the treatment situation. Psychoanalytic Quarterly, 28, 342-373.

SCHÜTZ, A. (1987). Le chercheur et le quotidien. Paris: Klinsksieck.

STEIN, E. (1964). On the problem of empathy. The Hague: Martinus Nijhoff.

STERN, D. (1985). Le monde interpersonnel du nourrisson. Paris : P.U.F.

TARDE, G. (1890/1993). Les lois de l'imitation. Paris : Kimé.

TITCHENER, E. (1915). A beginner's psychology . New York : MacMillan

TITCHENER, E. (1910). A textbook of psychology . New York : MacMillan

TROP, J.L. & STOROLOW, R.D. (1997). Therapeutic empathy : An intersubjective perspective. In A. C. Bohart & L. S. Greenberg (eds) Empathy reconsidered. New directions in psychotherapy. Washington, D.C. : American Psychological Association, pp. 279-291.

VION, R. (1992). La communication verbale. Paris : Hachette.
Webster's Third International Dictionary (1971). Markham (Ont.) Thomas Allen & Son

WIDLÖCHER, D. (1999). Affect et empathie. Revue Française de Psychanalyse. LXIII. (1) Paris: PUF

WINKIN, Y. (1996). Anthropologie de la communication. Bruxelles : De Boeck

WINKIN, Y. (éd.)(1981). La nouvelle communication. Paris :Seuil.

WISPÉ, L. (1987). History of the concept of empathy. In N. Eisenberg et J. Strayer (eds). Empathy and its development. Cambridge : Cambridge University Press., pp. 17-37

WISPÉ, L. (1986). The distinction between sympathy and empathy. To call forth a concept, a word is needed. Journal of Personality and Social Psychology, 50, (2), 314-321.

WOODWORTH (1938). Experimental psychology. New York : Holt.

© Seules sont autorisées les utilisations à des fins de consultation, de recherche et de critique. Seules des reproductions d'extraits sont autorisées pour publication. Ces reproductions doivent comporter les références bibliographiques usuelles.